

## LE RÔLE DU TEMPS HISTORIQUE CHEZ LES HISTORIENS ESPAGNOLS

Albert BRODER  
*Université de Paris XII*

Pour la plupart d'entre nous l'histoire consiste en la reconstitution du passé pour les vivants. A la fois mémoire collective racine d'un sentiment d'appartenance, créatrice et destructrice de mythes elle se situe au contact de la sensibilité, de la science et des consciences individuelles ou collectives.

Tout est objet de l'Histoire qui ne connaît aucune frontière chronologique ou disciplinaire. Mais toute discipline a « son histoire » et ses « historiens » que ce soit le physicien retraçant les étapes de son domaine, le « civilisationniste » (sic) s'intéressant nécessairement à la société au sein de laquelle naît l'œuvre littéraire ou le politologue acharné à expliquer choix, comportement, décision.

Il en résulte que l'Historien n'est pas le seul à faire « de l'Histoire » mais que sa raison d'être réside dans l'appréhension qu'il tente de l'interaction « des » histoires. Moins que sa méthode propre, la critique historique, c'est le caractère dialectique de sa démarche qui fait son originalité et la réflexion critique qu'il exerce sur sa propre connaissance et sur l'ensemble de la société dans le temps et l'espace.

Aussi n'existe-t-il pas d'objectivité historique. Tout historien est « engagé ». Il ne peut faire œuvre scientifique qu'en refusant toute signification unique de la société comme l'écrit Raymond Aron. Au plus haut niveau il a un devoir universel d'irrespect (Michelet), à la fois pour l'histoire existante, pour la société, pour ses mœurs, pour ses institutions.

Il en résulte de la part de cette dernière une attitude logique et contradictoire. L'Historien est un acteur important et reconnu tel de la vie politique sociale et culturelle. L'Histoire s'intègre à tous les cursus, à

toutes les formations. Mais sa liberté est mal supportée, son rôle déstabilisateur des certitudes, sa remise en question permanente des faits les plus solidement établis est difficilement admis. De la part des historiens eux mêmes pour peu que ce soit leur œuvre, leurs croyances, leurs certitudes qu'atteint la critique.

L'aspect le plus évident de cette contradiction réside dans le contact du religieux et de l'historique ; du politique et de l'historique.

Toute autorité absolue (une église, un pouvoir d'Etat) a besoin d'un support de certitudes historiques. Elle ne peut, par conséquent, laisser libre cours à la recherche contradictoire. La France du Second Empire, de l'intermède vichyssois, l'URSS, l'Allemagne nazie ou l'Italie fasciste en sont des exemples connus. Tout comme le sont les censures religieuses sur les manuels scolaires en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle et de nos jours en pays d'Islam ou dans certaines régions des Etats-Unis.

L'Histoire contemporaine espagnole fut, au cours de la longue nuit franquiste, une des plus parfaites illustrations de cette contradiction majeure.

Non qu'elle soit la seule. Tout le domaine de la littérature et des sciences humaines fut l'objet d'une constante attention des autorités politiques et morales en place. Pour l'Histoire la justification des structures d'un Présent que l'on voudrait faire croire permanent exige la reconstruction d'un passé conforme et conformiste. D'où l'importance des attentions portées à l'histoire lointaine. Les résultats ne furent pas ce qu'en attendait le pouvoir. La qualité de l'école historique espagnole s'appuyant sur des œuvres passées majeures qu'on ne pouvait ignorer, la haute culture de nombreux membres de la bourgeoisie et de l'église limitèrent les effets d'une censure souvent inefficace en raison des limitations intellectuelles des censeurs.

La question se pose différemment pour l'histoire contemporaine. Celle-ci fait référence à la mémoire vivante du lecteur. L'homme de 50 ans en 1950 a eu une grand mère contemporaine d'Espartero. Le cinéma et la radio, la liberté d'écrire et de publier du premier tiers du siècle limitent les effets d'une histoire officielle au point que le destinataire de l'œuvre historique peut exercer son esprit critique en opposant ce qu'il sait, ce qu'il voit à ce qui lui est présenté.

Il s'en est suivi une censure véritablement castratrice de la recherche historique : fermeture des archives, brimades à l'encontre des jeunes chercheurs interdits de publication, parfois expulsés de l'Université<sup>1</sup>.

Cette situation est encore plus difficilement ressentie en Histoire économique ; laquelle connaît dans les décennies centrales du siècle une

1 Tel Josep Bricall l'actuel Recteur de l'Université de Barcelone préparant une thèse sur la politique économique de la Généralité pendant la guerre civile.

profonde mutation avec l'irruption du temps long. Née de la rencontre des économistes dont les analyses sont déstabilisées par la complexité de l'entre-deux guerres et d'historiens cherchant à saisir les mécanismes de la croissance des économies occidentales depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, la discipline connaît ses mutations les plus nettes entre la fin des années trente et la décennie des soixante.

Issue des Universités anglo-saxonnes avec l'apport fondamental de grands universitaires fuyant l'URSS, l'Allemagne et l'Autriche, la « Longue Durée » en histoire économique devient le thème essentiel de la recherche en Europe occidentale de la Suède à l'Italie au cours des années 1945-1965.

Pour la recherche espagnole la situation est complexe. A l'égal de la France, le caractère très littéraire de la formation historique limite l'accès aux méthodes quantitatives issues des formations économiques.

La culture traditionnelle, discriminant le rôle de l'économique au profit du politique *largo sensu* n'est pas favorable à un effort original de la part des jeunes historiens.

En outre l'analyse de l'économie fait ressortir le retard d'une Espagne qui est moins *diferente* qu'*atrasada*. Ce qui oblige à s'interroger sur la légitimité des élites traditionnelles dont les responsabilités ne peuvent être éludées. Le débat politique peut être hispano-hispanique, à l'égal de l'histoire politique d'autres pays. L'analyse économique n'a de valeur que comparative.

Plus, donc, que de simples problèmes d'évolution, c'est à une remise en question de catégories sociales dominantes que peuvent aboutir ces nouvelles orientations. Et cela quel que soit le choix idéologique du chercheur, qu'il regarde vers le capitalisme anglo-saxon ou le marxisme sous ses différentes acceptions.

D'où le risque et la complexité de l'introduction de ce nouveau temps historique dans le contexte espagnol<sup>2</sup>.

Il n'est pas possible dans le cadre de cette présentation d'entrer dans l'analyse approfondie des travaux.

Plus aisément s'intéressera-t-on aux mécanismes d'appropriation de ce temps long par l'historiographie espagnole. En d'autres termes la mise en valeur des cycles et des flux, leur comparaison avec les évolutions voisines (France, Allemagne, Royaume Uni), la mise en place d'une chronologie nouvelle et la saisie d'un espace différent de l'ensemble national.

2 La situation est plus aisée dans les Etats sous contrôle soviétique dans la mesure où cette remise en question des élites traditionnelles « justifie » le nouveau régime. Il s'en est suivi de brillants travaux portant sur la période d'avant 1917 (Russie) ou 1939 (Europe Centrale), contrastant avec l'absence d'études critiques sur la période « socialiste ».

La première approche est déroutante dans la mesure où elle paraît traditionnelle par l'accent mis sur le temps court, celui d'une mémoire humaine qui ne saisit ni le mouvement ni les comparaisons internationales. Le moment n'est pas opportun, dans un contexte difficile, de tracer une courbe dont on ignore les points. Il faut en outre affirmer la discipline par des analyses irréfutables mais accessibles à l'historien de formation traditionnelle.

Trois courants s'affirment dans ce cadre qui, bien qu'apparemment sans lien organique, introduisent la durée et la comparaison spatiale.

— Les économistes renouvelant une tradition vivante au XIX<sup>e</sup> siècle en posant les jalons d'une méthodologie moderne : Valentín Andrés Alvarez, Jose Luis Sureda et surtout Juan Sardá dont l'œuvre majeure : *La política monetaria y las fluctuaciones de la economía española en el siglo XIX* (1970) marque l'irruption de l'analyse de longue durée et date de 1948.

Dans son introduction Sardá indique déjà les buts essentiels de la conquête de la durée par l'historien économiste :

*Todo trabajo sobre un proceso económico, no es sólo una mera exposición de hechos. Envuelve siempre un intento de interpretación personal, con arreglo a los postulados que nos ofrece la teoría.*

Il termine son étude par une négation de toute l'idéologie de l'autarcie comme conclusion d'une analyse séculaire :

*En definitiva, la mayoría de datos muestran como la coyuntura española tiende a volver a conectarse con la internacional (p. 247).*

Parallèlement la réfutation de toute une historiographie justifiant le retard historique de l'Espagne apparaît dans le titre de l'œuvre pionnière de Sánchez Ramos : *La economía siderúrgica española : estudio CRITICO de la historia industrial de España hasta 1930*<sup>3</sup> ; en même temps que reconquête du passé et affirmation d'une originalité J. Vicens Vives publiait en 1958 *Els catalans en el segle XIX*.

Ces exemples qui ne sont que des jalons dans un ensemble combien plus riche sont à la fois conquête, reconquête et affirmation d'une réalité multiple. Comment ne pas comprendre, même aussi tardivement que 1958, l'importance et l'affirmation d'un temps qui échappe au pouvoir du moment dans ces phrases de Vicens Vives :

*L'Etern retorn primaverat de Catalunya ! Miracle de voluntat colectiva, fet amb milers de sacrificis i d'illusions individuals... et encore Ha de restar ben entès que durant el segle XIX Catalunya esgotà ben bé dues generacions en l'objectiu de fer d'Espanya una cosa distinta de la que havia estat fins aleshores sota l'estructura*

3 C'est nous qui soulignons.

*barroca heretada dels darrers Austries i de la que anava naixent del desavantatjos conubi entre el jacobinisme francès i l'idealisme germànic*<sup>4</sup>.

Cette première vague, affirmant l'existence d'une vision du temps contemporain réclamant le droit à la comparaison internationale, à la critique économique — et donc sociale, à l'autonomie des apports périphériques crée les conditions de l'affirmation d'une génération d'historiens affirmant hautement leurs acquis extérieurs et leur droit à la critique globale de la société espagnole.

Position dangereuse dans la mesure où l'acceptation de modèles étrangers contraste avec le sentiment profond d'une originalité nationale. Plus encore l'affirmation critique non d'un homme, d'une équipe, d'un moment, mais de l'ensemble national sur la longue période, oblige à remettre en question les structures mêmes des hiérarchies sociales des pouvoirs.

Le mouvement est désormais lancé. Formés à la critique historique la plus récente soit au sein des mouvements d'économistes et d'historiens français aux contradictions exacerbées par l'idéologie, soit au contact des certitudes changeantes d'Oxford ou de Harvard, les jeunes économistes et historiens se saisissent du temps long afin de rendre à la nation un passé où l'échec autant que le progrès correspondent à un rapport de forces, à des choix, à des valeurs parfois erronées correspondant à des élites ayant failli.

Par une gradation qui ne doit rien au hasard doit-on dès lors citer les travaux de Josep Fontana *Hacienda y Estado*, de Gabriel Tortella *Los Orígenes del capitalismo en España* ; tous deux d'une exigence scientifique et d'une franchise critique rare au nord des Pyrénées. Plus encore cette reconquête critique s'exprime dans trois ouvrages. L'un, longtemps inédit est l'œuvre d'un économiste remettant en question l'histoire la plus récente et la plus sensible politiquement : Il s'agit de la Thèse de Josep Bricall sur la politique économique de la Généralité de Catalogne pendant la guerre civile. Travail étroit chronologiquement, apparemment à l'opposé du temps long en faveur. Mais travail qui plus qu'aucun autre exprime l'aspect "déstabilisateur" de l'analyse des sources quantitatives.

Plus directement historiques sont deux ouvrages dont le titre même est une interrogation sur l'arrière-cour de l'Espagne contemporaine : les essais de Nicolás Sánchez Albornoz *España hace un siglo : Una economía dual* et le provoquant chef d'œuvre de Jordi Nadal : *El fracaso de la Revolución industrial en España* (1975), livre dont on aimerait trouver le pendant en France. A la modestie de la présentation :

4 Introduction à l'édition de 1958.

*Este libro quiere ser una contribución — de ningún modo un compendio — a la historia económica del siglo XIX,*

répond à la suite une question significative de l'ambition réelle :

*Lo que me preocupa es que, con la excusa del inmovilismo de las clases privilegiadas, del fracaso de la revolución burguesa, del triunfo de la reacción política, del arraigo del obscurantismo, se están imponiendo unas explicaciones tópicas, por no llamarlas dogmáticas, que pueden valer lo mismo para la España decimonónica que para cualquier país subdesarrollado del siglo XX... El reconocimiento de las corrientes profundas de la Historia, con mayúsculas, de ningún modo debe ser incompatible con el de la originalidad de las historias nacionales... (p. 12).*

Le « Temps Long » ; la chronique, au delà du siècle dans l'histoire contemporaine, traduisent une inquiétude sociale, la recherche d'une assurance de continuité, d'un enracinement. L'Histoire économique correspond, au delà des tendances longues de l'histoire rurale, à une projection vers l'avenir. Les constantes y sont plus acceptables qu'en politique ou en histoire diplomatique. D'où la précocité de la discipline dans les pays où la croissance est la plus dynamique, la plus précoce : Allemagne, pays anglo-saxons, Suède et son essor en Italie, France, Japon au cours des années 1950-1980.

Le regard sur un passé comparativement douloureux n'est pas gratifiant. Rares sont les historiens français s'appesantissant sur l'économie des années 1870-1900 ou de l'entre-deux-guerres : jusqu'à ce que les succès ultérieurs expliquent et justifient les mutations politiques, sociales, culturelles et rétablissent la position internationale de la nation.

*Mutatis mutandi* l'Histoire économique espagnole connaît un phénomène identique dans la reconquête d'un passé longtemps négligé mais qui fait ressortir la remarquable réussite de l'Espagne de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

En 1968, publiant des textes du Labrousse de l'Histoire économique espagnole, Vicens Vives, Josep Fontana se plaint que

*entre nosotros, por desgracia, ...nuestra historiografía permanece en su mayor parte sorda a lo que sucede en el mundo.*

Il ajoute que

*una correcta comprensión del pasado es un instrumento imprescindible para la construcción del futuro (p. 12).*

Ces craintes sont infondées. L'extraordinaire modernisation de l'Espagne dans tous les domaines et tous les aspects a fait surgir une pléiade d'historiens qui rendent au pays son passé, lui font saisir les causes d'un retard séculaire et comprendre la valeur du présent.

C'est Nicolás Sánchez Albornoz (1985) qui sans doute fait le mieux ressortir ces acquis :

*La Historia no se propone ahora tanto refinar la comprensión de la « Revolución » sino conocer de qué manera, con qué desfase, y con qué efectos la periferia económica accedió a la modernización... España no es un país pionero, pero no había de quedar al margen del cambio.*

Il affirme ce qui est sans doute un résultat majeur de la restitution de son passé économique à la Nation ; ce qui est l'apport le plus original dans la mutation du regard de l'Espagne sur elle-même :

*La conclusión es que la economía española creció. En 1930 la magnitud de los bienes y servicios disponibles fue notoriamente superior a la de 1830...Crecimiento a la larga, pero ni lineal ni sostenido... (p. 16 et suivantes).*

Mais laissons peut être la conclusion à l'un des deux pionniers de cette renaissance avec Nadal : Gabriel Tortella qui représente le courant castillan, plus centré sur les aspects internes que l'école de Barcelone. Introduisant une œuvre brillante et discutable qui étend la reconquête du temps sur un siècle et demi, il écrit :

*La Historia económica española, ha conocido un progreso sin precedentes en los últimos decenios. El punto de partida... es sin duda el popular « Manual de historia económica de Jaime Vicens Vives »... Las causas del atraso económico español (han) sido el tema sobre lo que ha girado buena parte de los trabajos de investigación... en los últimos decenios... Las preguntas y las respuestas, siempre provisionales, han sido depuradas y enriquecidas....*

Plus sans doute que d'autres disciplines, l'histoire économique espagnole a ouvert le champ des interrogations, des inquiétudes et par là brisé les certitudes, les « vérités » sur lesquelles se sont appuyés tant d'autorités, tant de refus intéressés d'une Espagne qui serait européenne, comme les autres nations.

On pourrait se poser la question de son influence sur la confiance européenne qu'exprime le pays de nos jours. Tout aussi intéressant serait la comparaison entre la vision de l'économie dans la littérature d'aujourd'hui et celle, si riche sur ce thème, de la Restauration.